

SIGNETS

Bulletin des Amis de la Bibliothèque municipale Albert Cohen (St Leu-95)

N° 6— Novembre 2003

L'événement à la bib	p.1
Coup de cœur	p.2
Agenda	p.2
Bonnes nouvelles	p.3
Du côté des femmes	p.4
A cœur ouvert	p.8
Tendre Clémentine	p.9
Humeur & SF	p.10
Loisirs	p.11
Sans faute	p.13
Plumes en herbe	p.14
Nouvelle	p.15
Patrimoine	p.16

L'événement à la bibliothèque

Concours de nouvelles

Créé l'année dernière, le concours d'écriture organisé par la ville de St-Leu, la librairie *A la Page 2001* et les *Amis de la bibliothèque* est devenu le Prix Annie Ernaux. Les candidats pour la **section Adultes** doivent écrire une nouvelle inspirée par une phrase extraite du *Journal du dehors* d'Annie Ernaux. Les **Juniors** (moins de 16 ans), eux, doivent écrire

Prix



**Annie Ernaux
2003**

Date clôture : 15 novembre 2003

une lettre à la personnalité de leur choix pour lui exprimer les sentiments qu'ils éprouvent à son égard.

Des chèques-livres offerts par la librairie *A la Page 2001* et des lots offerts par les *Editions du Valhermeil* récompenseront les lauréats.

RÈGLEMENT :
Bibliothèque
(01.34.18.36.80)
Librairie A la page 2001
(01.39.95.14.69)

CONTE EN FÊTE

Depuis quelques années, le conte a son festival dans le Val-d'Oise avec « **Le conte en fête** ». Grâce aux spectacles proposés par Cible 95, nous découvrons que le conte n'est pas uniquement un genre réservé aux enfants.

Une voix, un accordéon qui flotte avec mélancolie sur des mots rayonnants : avec **Présence**, le spectacle de contes portugais de Christèle Pimenta, les adultes et les adolescents seront doucement bousculés par le rythme lancinant d'un fado voyageur.

*Présence
Contes portugais
pour adultes
et adolescents*

par
Christèle PIMENTA

Samedi 6 décembre 2003 (20h30)

**Salle Claire Fontaine,
23 avenue de la Gare
Saint-Leu**

Française par sa mère et portugaise par son père, Christèle Pimenta est à la jonction de deux cultures qui s'entrechoquent, s'entremêlent et se complètent au point de laisser éclore en elle la sensibilité, la beauté et la richesse de l'art de la parole.

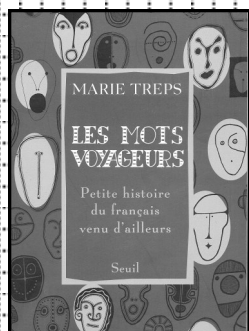
Réservation souhaitée à la bibliothèque ou au 01.34.18.36.80

Offert par Cible 95



KIOSQUE

**Les mots voyageurs
de Marie Treppe
(Seuil, 2003)**



Retrouvez l'origine et le parcours de quelques-uns des milliers de mots migrants débarqués dans notre langue et que nous avons fait nôtres. Une promenade enrichissante et savoureuse.

Signets sur internet

Vous pouvez désormais retrouver Signets sur la "toile d'araignée mondiale"

www.signets.org



Une ombre en cavale

Sylviane Corgiat, Bruno Lecigne
(Rageot Ed. - Cascade policier)

Un homme se réveille dans un train et, en essayant de se souvenir de ce qu'il fait là, s'aperçoit qu'il a tout oublié de son passé. En fouillant dans ses affaires, il découvre son nom, Léo Météni et un article qui lui apprend qu'il est un truand évadé de prison. Cette nouvelle le met mal à l'aise. Descendant du train à la première station, il se retrouve à la Bastide qui semble justement être son lieu de destination d'après un bout de papier qu'il

a sur lui. Il s'installe à l'hôtel. Se méfiant de tout le monde, il préfère ne rien dire sur sa perte de mémoire. Mais ses rencontres le mèneront vers l'Arménien, un homme qui l'aurait engagé pour percer un coffre fort...



Bon roman policier. Un héros en quête d'identité entraîné malgré lui dans une affaire qu'il essaie de fuir mais qui doit jouer le jeu pour ne pas mettre sa vie en danger. Dès 11-12 ans.

L'heure du conte

♦ Pour les enfants de 6 à 10 ans, le mardi 25 novembre (17h-18h) : La forêt

♦ Pour les enfants de 3 à 5 ans, les mercredis 5 et 19 novembre, (10 h 30- 11 h)
Gratuit - Pas de réservation

Sur l'agenda de la bibliothèque

Georges Simenon, Hommage à Simenon

Le mystère humain

Exposition du 7 octobre au
8 novembre à la Bibliothèque

Simenon est non seulement un des écrivains les plus prolifiques du XX^{ème} siècle mais, à l'instar de Balzac et Zola au 19^{ème}, il est aussi un des plus brillants peintres de la comédie humaine. Celui qui passa sa vie à « essayer de comprendre les hommes » a su restituer des ambiances dans la composition de personnages de toutes conditions. Le père de Maigret a un style dénué d'effet spectaculaire, qui rend plus exemplaire encore ce maître de la littérature policière.

Le samedi 18 octobre, à la Salle Claire Fontaine, Laurent Perrault nous a proposé une animation littéraire sur Georges Simenon. Laurent Perrault nous a déjà séduits par ses exposés vi-

vants, sa verve et son esprit en nous parlant autrement de Dumas ou de l'Egypte. Pour les cent ans de Simenon, il nous a offert un portrait inédit, attachant et irrésistible du plus français des Belges.

Année de l'Algérie

Conférence sur



Mohamed Dib

par Marie-Françoise Vaçulik
Samedi 15 novembre à 17h30
Salle Claire Fontaine
(23, avenue de la Gare - St-Leu)

Dans le cadre de l'année consacrée à l'Algérie, la bibliothèque et les « Amis de la Bibliothèque » rendront hommage à Mohamed Dib, grand écrivain algérien (sans doute le plus important avec

Kateb Yacine) disparu au printemps dernier. Françoise Vaçulik soulignera les variations subtiles de cet homme de lettres insuffisamment lu et dont l'œuvre est probablement l'une des plus chargées d'inquiétude de notre modernité.

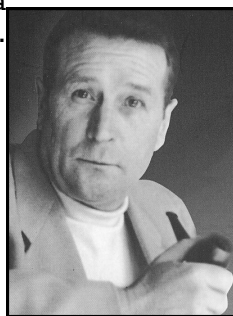
Sans être un écrivain engagé, au sens étroitement politique du terme, Mohamed Dib a écrit une œuvre qui exprime une solidarité sans faille avec un pays et un peuple meurtris. Depuis l'indépendance, le poète-romancier s'est attaché à décrire le cheminement obscur des passions et à évoquer l'exil de la condition humaine dans une langue rigoureuse, souple et poétique. Mohamed Dib a reçu le Grand Prix de la Francophonie en 1994.

Lors de leur vente de livres d'occasion, le samedi 18 octobre, Les Amis de la bibliothèque ont récolté 400,00 €. Seules ressources de l'association, ces ventes permettent de financer Signets et ses autres activités.

Tout arrive à qui sait attendre ! La nouvelle acquiert peu à peu ses galons. Pour preuve, l'article paru dans le numéro de juin 2003 de *Page*, le magazine des libraires. Sous la plume de Christiane Baroche (membre de la Société des gens de lettres), le récit court est qualifié de *doux péché*. « Longtemps considérée comme un genre mineur, la nouvelle est un art que l'édition et le public français semblent aujourd'hui redécouvrir. Elle figure désormais en bonne place sur les tables des libraires. Goûtez-y, vous n'en démentirez plus... ». Christiane Baroche a cet éloge dont il faudra se souvenir : « En ces temps de nombrilisme aigu, la nouvelle rouvre les portes à l'imaginaire et au regard qu'on porte sur les autres, lesquels ont leur Trafalgar, leurs drames et leurs réjouissances minuscules qui n'en sont pas moins captivants pour peu que la qualité du traitement s'en mêle ! ».

Illustrons ce propos. Cet été, *Le Monde* a convié la fine fleur de notre hit-parade **littéraire** à une sorte de joute **d'écriture**. Il s'agissait de livrer une nouvelle inédite de 15 pages publiée dans le numéro de fin de semaine. Centenaire oblige, les récits devaient obligatoirement évoquer l'univers de George Simenon. Cette contrainte, digne de l'OULIPO des années soixante, constituait un critère d'évaluation du style et de l'imagination des uns et des autres.

On recommande aux lycéens de composer leurs dissertations suivant un ordre croissant d'intérêt : exposer d'abord l'argument le plus faible pour finir par le plus convaincant. Fut-ce le choix adopté par *Le Monde* ? Inaugurant la série, la nouvelle de Marie Nimier paraît en effet bien insipide au regard des suivantes. Dans *Un enfant disparaît*, la «dame de cantine» évoque la vie et le caractère d'une fillette qu'on ne retrouve pas. On a tout ce qui faut de glauque et de sordide dans les fausses pistes sur lesquelles l'auteur croit égarer son lecteur. Heureusement, tout s'arrange ! De la vraie littérature... de cantine.



Autres lieux, autres talents. Olivier Todd, journaliste de toutes les batailles et biographe de Camus (1996) et de Malraux (2001), situe l'histoire de ses *Muses de Mai* dans l'œil du cyclone des événements de 68. Un romancier britannique, incarnation de la gauche intellectuelle mondiale, est assassiné à la Sorbonne. L'affaire semble tourner au règlement de

comptes entre services secrets. Maigret ne s'y laissera pas prendre... Entre gaz lacrymogènes et *barbouzeries* de la guerre froide, c'est toute une époque qu'Olivier Todd redessine.

Un autre brin de nostalgie avec l'amer *Gare de Luxembourg* de Pascale Fonteneau. L'histoire se déroule dans un quartier de Bruxelles sacrifié sur l'autel de la construction européenne (au sens propre). Dans *Attentat sous la Coupole*, Bertrand Poirot-Delpech nous propose une variation plus inattendue. Alors que George Simenon est reçu à l'Académie Française lors d'une cérémonie à laquelle assiste Jules Maigret en personne, un rival malheureux et jaloux, tire sur l'écrivain. Les raisons qui inciteront Maigret à assumer la responsabilité de ce geste sacrilège ? Pas si inconcevable, après tout... La dernière livraison, fin août, fut celle de Patrick Raynald. Histoire de se replonger dans les eaux boueuses de la réalité ! Son (vraifaux) Maigret enquête sur les dessous noirs de la franc-maçonnerie niçoise prête à se débarrasser d'un (vrai) «proc» trop médiatique et trop déterminé.

L'intérêt de ces récits est de dévoiler l'univers des nouvellistes davantage que celui de Simenon, lui-même auteur de nouvelles. Issus d'une génération qui voulait changer le cours des choses ou auteurs plus jeunes, tous nous offrent leur vision d'un monde dont l'humanisme désabusé de Maigret hante encore les cou-

A

vos



SOURIS

Né en 2001, le phénomène du **BookCrossing** compte déjà 150 000 adeptes à travers 80 pays. Ils seraient 500 en France et auraient « relâché » 150 livres à Paris... Il s'agit d'un club du livre international sans frontières. Au lieu de laisser leurs livres dormir dans une bibliothèque, les *bookcrossers* abandonnent dans n'importe quel endroit public les livres qu'ils ont déjà lus. Avec l'espoir que d'autres les trouveront et les liront également. L'objectif est de transformer le monde entier en une grande bibliothèque !

Les initiateurs du club se sont inspirés de sites tels que *Where's George?* (qui per-

bookcrossing.com



met de suivre les billets américains à l'aide du numéro de série), *PhotoTag.org* (qui abandonne des appareils photos jetables pour ensuite les suivre et montrer les photos prises au cours du chemin) et *GeoCaching.com* (où il est possible de cacher et de chercher des objets à l'aide de la technologie GPS).

Vous aimez un livre ? *Relâchez-le*, c'est à dire, mettez-le en liberté pour que quelqu'un d'autre puisse le trouver et le lire (laissez-le sur un banc, dans le train, oubliez-le dans un café...). Signalez l'endroit et le jour de la *libération* du livre pour que d'autres *bookcrossers* puissent aller à sa recherche. Vous serez informé par mail dès que quelqu'un le trouvera et laissera un message sur le site...

Vous vous lancez dans l'aventure ? Faites-nous part de votre expérience !

A consulter le site en français : www.rinaldiweb.it/eurobc/fr/fraboutbc.htm

Du côté des femmes

Avec cette nouvelle série d'articles, *Signets* continue sa rubrique consacrée à des femmes de résistance engagées par l'action et par l'écriture contre la barbarie et l'injustice. Après Geneviève de Gaulle-Anthonioz et Nadime Gordimer dans notre précédent numéro, nous rendons hommage à trois femmes écrivains dont la voix doit être entendue.

ASSIA DJEBAR

Dépasser la noirceur de l'Histoire algérienne

Assia Djebbar est considérée comme l'écrivain femme le plus marquant de la littérature algérienne d'expression française. Elle est née en 1936 à Cherchell – l'antique Césarée – près d'Alger. Les soubresauts plus ou moins douloureux de l'Histoire l'entravent et la libèrent. En effet, la guerre d'Algérie l'empêche de passer l'agrégation d'histoire ; après l'indépendance de l'Algérie en 1962, les pesanteurs idéologiques l'amènent à quitter ses fonctions de professeur à l'Université d'Alger et à s'installer en France, dès 1965. Jusqu'en 1980, elle fait de fréquents aller et retour entre les deux pays. Elle mène de front enseignement et création. Depuis 1997, elle enseigne la littérature française et francophone aux États-Unis ; en septembre 2001, elle est nommée « Distinguished Professor » à l'Université de New-York. Son œuvre littéraire et cinématographique a été couronnée par de nombreux prix : prix Marguerite Yourcenar en 1999, prix de la Critique à la Biennale de Venise en 1979, entre autres.

Parler et regarder

Les romans d'Assia Djebbar témoignent d'une recherche intransigeante de la liberté. L'emploi de la langue française participe paradoxalement à cette quête : l'écrivain la perçoit tantôt comme une barrière qui la sépare de sa communauté d'origine où s'expriment le berbère et l'arabe, tantôt comme une clé qui ouvre la porte de la prison où sont enfermées les femmes. Cette relation ambiguë au français explique peut-être qu'Assia Djebbar

n'ait pas écrit pendant dix ans pour tisser une langue propre à rompre le silence de la femme algérienne.

Qu'une femme dise « je » dès le premier roman – *La Soif* 1957 – constitue déjà un acte d'émancipation. Sans verser dans l'autobiographie au sens strict du terme, Assia Djebbar se glisse dans le cœur, la tête et le corps de personnes à propos de qui elle écrira, en 1980 : « Je ne vois pour les femmes arabes qu'un seul moyen de tout déblo-



quer : parler, parler sans cesse d'hier et d'aujourd'hui, parler entre nous.[...] et regarder. Regarder dehors, regarder hors des murs et des prisons ». (*Femmes d'Alger dans leur appartement*). C'est pourquoi, ses héroïnes circulent sans voile dans les rues, exprimant ainsi une double fierté : fouler un espace jusqu'à présent réservé aux hommes, et prouver la fierté de voir l'Autre et d'être vue.

Ce dévoilement du corps est exalté, non seulement à travers la description du hammam, mais aussi par l'évocation de la vie amoureuse. Or, à l'époque où sont écrits les premiers romans, l'Algérie est ravagée par la guerre. Choi-

sir de mettre en lumière la soif d'aimer et d'être aimée, la volonté de disposer librement de son cœur et de son corps est une façon de s'éloigner de l'image stéréotypée du héros positif, tout dévoué à une cause.

Faudrait-il désespérer ?

Sans pudibonderie mais sans provocation, Assia Djebbar décrit les jeux de la séduction et de l'union charnelle ; au début de l'œuvre, ce sont les femmes qui s'émerveillent de leur corps, qui manifestent leur désir de l'Autre ; dans le dernier roman – *La disparition de la langue française* 2003 – le même bonheur et la même douleur à aimer unissent femmes et hommes. Ainsi, le corps désirant et désiré ne doit pas être caché : il n'est pas lié au vice, mais à la connaissance de soi, de l'Autre, du monde. Cependant, ce combat ne va pas sans souffrances. Les rivalités, le poids de la famille, les difficultés de compréhension, les circonstances historiques jettent les femmes dans des drames, voire des tragédies. (*Les nuits de Strasbourg*). Faudrait-il donc désespérer à tout jamais ? À écouter les cris de Zoulikha et de Nadja, le lecteur comprend que le chemin vers l'égalité et la liberté est escarpé et exige bien du courage.

Le droit à la révolte

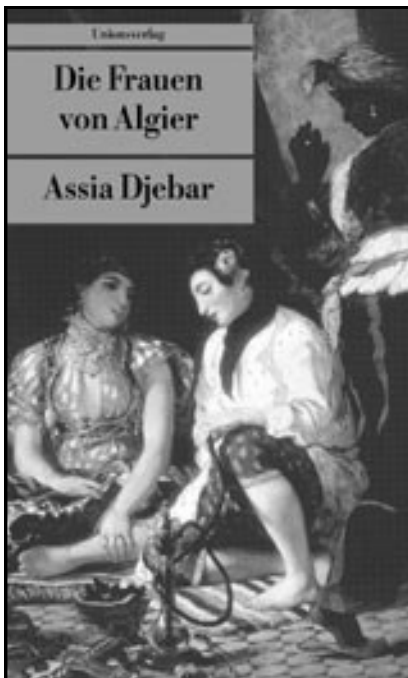
Affirmer sa place dans le monde, c'est aussi s'enraciner dans l'histoire de son pays, en transmettre la mémoire. Selon ses propres mots, Assia Djebbar se met à l'écoute des « voix ensevelies ». Ainsi, *Loin de Médine* (1991) met en lumière les figures féminines – Aïcha, la jeune veuve, Fatima, la fille – qui, après la mort du Prophète Mohammed, ont su se tenir à

l'écart des luttes masculines pour le pouvoir, refuser le figement de l'Islam pour défendre le droit à la révolte et à la liberté.

La date de parution et le thème principal de *Loin de Médine* doivent être rapprochés de la situation politique des années 1990, dans la mesure où Assia Djébar y revendique la fidélité aux principes fondateurs de l'Islam. Les derniers ouvrages s'inscrivent dans cette logique.

Du rose au soleil sanglant

Dans la postface du recueil de nouvelles – *Oran, langue morte* (1996) – l'écrivain affirme cette ardente volonté de lutter contre « ces islamistes qui veulent immobiliser les femmes », en surmontant l'affliction et en continuant à écrire : « Le récit, non le silence, ni la soumission tourbe noire ; les paroles, en dépit de tout, posent jalon, avec la rage, la peine amère, et la goutte de lumière à recueillir dans l'encre de l'effroi ».



Chaque nouvelle dénonce la violence perpétrée contre l'Algérie. L'assassinat d'un couple renvoie à celui des parents de la narratrice qui, le 2 février 1962, moururent sous les balles de l'OAS. ; les

« barbus » exécutent des femmes, des hommes « pour leur savoir, leur métier ou pour leur solidarité » ; les militaires font exploser les maisons des familles ou des sympathisants « des terroristes ».

Qu'espère donc Assia Djébar qui termine le recueil sur cette douloureuse interrogation : « [...] Existe-t-il encore aujourd'hui du rose, au soleil couchant, au soleil sanglant, dans le ciel algérien ? » Elle désire susciter des paroles qui fassent écho à la voix d'Atyka, jeune professeur de français, décapitée devant ses élèves pour avoir fait étudier un conte des Mille et Une Nuits ; de sa tête posée sur le bureau semble continuer à se dérouler le récit.

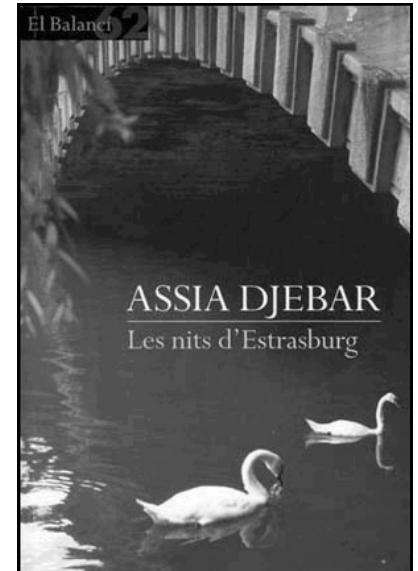
Vivre debout

Zoulikha, héroïne de *La Femme sans sépulture* (2002), est l'illustration historique de cet acharnement à prendre et à garder la parole jusqu'à en mourir. Fascinée par le destin de cette résistante dont le corps n'a jamais été retrouvé, l'écrivain revient à Cherchell pour mieux connaître cette personnalité devenue une héroïne nationale.

Trois voix – celles d'Hania et de Mina, filles de Zoulikha, celle de Dame Lionne – brossent le portrait d'une femme qui a su aimer et être aimée sans aliéner la liberté de l'autre et sans perdre la sienne, qui a compris la nécessité de tout quitter pour rejoindre le maquis et organiser la lutte des femmes. Après sa capture par l'armée française, elle est torturée ; puis, son corps est exposé sur la place de la cité sans que la foule rassemblée n'esquisse un geste de compassion. Le monologue de Zoulikha, revenue hanter sa ville, scande les trois récits ; il transmet son point de vue sur le passé proche et le présent .

Loin d'adhérer à l'histoire officielle, Zoulikha laisse entendre que, si bien des femmes

furent des résistantes , elles ne furent pas toutes des héroïnes ; qu'après l'indépendance, elles furent trop souvent écartées et qu'aujourd'hui elles sont pourchassées par les islamistes et peut-être, abandonnées par le régime en



place.

Voilà pourquoi Zoulikha proclame la nécessité de vivre debout, de refuser toute récupération du combat des femmes par tous les pouvoirs.

Une langue lumineuse

Conférence sur Mohamed DIB
par Marie-Françoise VACULIK
Samedi 15 novembre - 17h30
Salle Claire-Fontaine

LEONE ROSS



Le sang est toujours rouge Actes Sud, 2003

Après *Personne pour m'accompagner* de Nadine Gordimer (Signets n°5), Gisèle Delattre nous présente un autre roman sur le thème du racisme.

Prince, le chanteur bien connu, fredonne : « Regarde les choses en face. Quand je te coupe, *le sang est toujours rouge*. On est tous pareils ». Tel est aussi le titre du premier roman de Leone Ross. L'auteur y met en scène trois jeunes femmes dévorées d'ambition : Nicola, actrice prometteuse ; Alexandra, journaliste reconnue ; Jeannette, la psychologue qui veut aider tout le monde. Trois professions où il s'agit de s'affirmer, de vaincre les obstacles, de conquérir la célébrité en étant au top.

En dépit de leurs personnalités différentes, toutes trois vivent ensemble à Londres, dans le même appartement. Solution économique dans cette ville tentaculaire. Un autre lien les unit : toutes trois sont nées en Jamaïque et la couleur de leur peau les expose au racisme latent en Grande Bretagne. Toutes trois sont de belles jeunes femmes sexy qui excitent le désir des hommes, plus ou moins consciemment, ce qui ne va pas sans leur causer quelques déboires.

La revanche par l'amour

Réussir leur vie professionnelle Rest leur souhait affiché. Mais leur véritable quête est celle de l'amour. Nicola pense le trouver dans les bras de Julius, un metteur en scène américain. Une revanche pour elle qui a toujours souhaité être vue au bras d'un blanc ? Alex vient d'être abandonnée par Garry, son

petit ami, parti en laissant juste un mot sur l'oreiller, sans avoir le courage d'affronter le désespoir de sa compagne. Va-t-elle trouver une consolation dans l'alcool ? Jeannette se conduit comme une « fille légère », choisissant parmi les étudiants ceux qui lui donneront du plaisir sans réclamer un attachement affectif. Un jour, elle croit enfin rencontrer l'homme de sa vie, pour lequel elle veut se garder « pure ». Hélas ! l'aventure finira tragiquement.

Les démons intimes

La profession et la vie amoureuse sont deux axes de réussite qui exigent beaucoup d'énergie. Nos trois héroïnes se dépensent sans compter, avec force et constance. Mais la lutte contre leurs démons intimes handicape chacune d'elles et compromet leur recherche de



l'équilibre.

En dépit d'une aisance apparente, Alexandra se sent bien vulnérable lorsqu'elle affronte ses nouveaux employeurs de la puissante compagnie Endeavour et ne parvient pas à renoncer à l'alcool. Nicola, elle, s'est construit un double d'elle-même, qu'elle appelle « Moma », censée être conforme à ce qu'on

attend d'une personne convenable. Jeannette veut oublier l'éducation rigide qu'elle a reçue d'une mère qui ne lui a laissé aucune autonomie. Elle cède à la tentation de « baiser comme un mec », sans autre émotion que la gaieté.

Le récit qui se déroule sur deux années va conduire progressivement à la résolution des conflits. Alexandra, soutenue par une amie fidèle, accepte de présenter une émission sur le harcèlement sexuel au travail pour se libérer des humiliations subies à Endeavour. Nicola va chercher l'apaisement dans son île natale où elle retourne avec

MAVIS

Le premier garçon que j'ai aimé li avait une tête de noix de coco et une bouche à la mangue Julie. Tendre et sucrée comme si li huilait li et frottait li tous les matins. Sa manman l'a appelé Adolphus St Dominic Franklin quand li est né mais li disait toujours nous devons appeler li Frankie, Frankie comme son papa. C'est pas li avait jamais posé les yeux sur son papa depuis li s'était tiré et était allé à l'étranger. Ces mâles jamaïcains li se démènent comme un chien une fois li sont prêts pour une chose.

son père pour essayer de « se trouver ». L'enfant à naître de Jeannette fera le bonheur de ses parents. « Je vais aimer ce bébé, il danse en moi », confie-t-elle.

Une voix off

La construction du roman peut dérouter. Le récit s'ouvre en effet sur la conclusion d'un procès dont le lecteur ignore les éléments. De temps en temps, une voix off se fait entendre : celle de Mavis, la mère de Jeannette, qui raconte en langue jamaïcaine sa vie de femme contrainte de se livrer à la prostitution pour survivre et élever ses enfants. Les chapitres intitulés « Mavis » ont été traduits et adaptés du patois jamaïcain.

Leone Ross est elle-même une romancière anglo-jamaïcaine. Son

SVLTANA ALEXIEVITCH La voix de la Biélorussie

C'est au cours d'une émission culturelle diffusée sur ARTE, tard le soir, que j'ai découvert Svetlana Alexievitch. Sa personnalité, son discours, sa vie m'ont tout de suite intéressé.

La mémoire d'un peuple

Svetlana Alexievitch. est née en Biélorussie en 1947. Diplômée de la faculté de journalisme de Minsk, Svetlana Alexievitch a commencé sa carrière dans un journal local. Très tôt elle affûte sa méthode. Attentive au son des voix, aux paroles vivantes, elle développe l'interview comme instrument de travail. Ces voix humaines, sensibles, particulières, recueillies au fil des quinze dernières années en Russie, composent aujourd'hui l'un des plus bouleversants témoignages de l'histoire et de la mémoire d'un peuple.

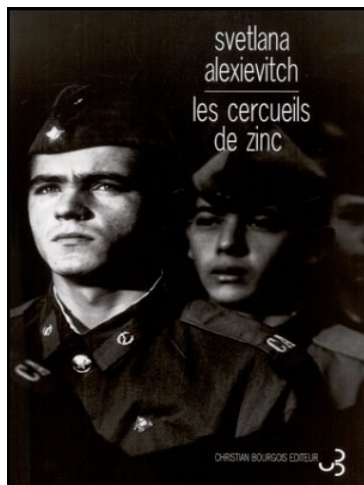
Elle vit actuellement en France avec d'autres écrivains slaves réfugiés. Depuis l'ouverture permise par la perestroïka dans les années quatre-vingt, elle mène un inlassable travail de fouille au cœur des récents traumatismes de l'histoire soviétique, occultés par le régime, voire refoulés, enfouis par les victimes elles-mêmes. Elle cherche auprès des témoins d'un événement les détails, les allusions, les nuances qui sont autant de briques permettant d'élever l'édifice de la vérité. « *Les souvenirs sont les portraits de l'âme* » écrit-elle.

Une création partagée

Mais elle cherche un double portrait « *celui de l'homme dans son temps et celui de l'homme éternel* ». Elle recherche des gens au destin ordinaire mais qui ne sont pas ordinaires sur le plan émotionnel. « *Mon travail est une création partagée avec eux* »

Les livres de Svetlana Alexievitch font appel au travail du journaliste, de l'historien, mais aussi de l'ethnologue et du psychanalyste. Svetlana Alexievitch sait aussi écouter, ce qui n'est pas donné à tout le monde..

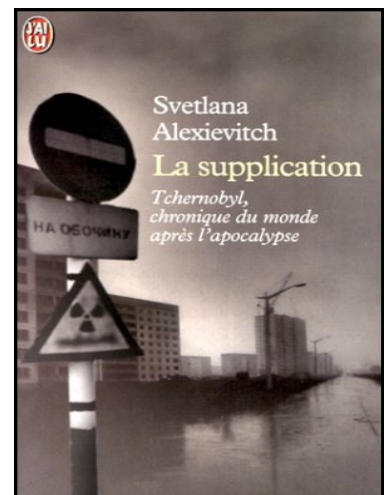
Le mythe des guerres libératrices



Dans *Les cercueils de zinc*, l'auteur démolit le mythe des guerres libératrices, celui du soldat soviétique que la télévision aimait montrer, plantant un pom-pom, où jouant avec des enfants. Svetlana Alexievitch rapporte ce qu'elle a entendu de ceux qui ont fait la guerre en Afghanistan, de

leurs amis, de leurs mères. Elle parle de cette impossibilité de réintégrer une vie normale dans la société des hommes : « *Les officiers en arrivent à avoir honte de leur uniforme et portent plutôt des vêtements civils. Même les estropiés ne suscitent aucune compassion* ». Et puis « *Ne dites rien ! Je vous hais. Rendez moi seulement le corps de mon fils. Je l'enterrerai à ma manière* ». C'est un livre simple et bouleversant sur la souffrance silencieuse de l'Homme.

Les survivants de Tchernobyl



Dans *La supplication*, Svetlana Alexievitch nous fait entrevoir le monde bouleversant des survivants de Tchernobyl, à qui elle donne la parole. Pour la première fois nous pouvons écouter la voix des suppliciés. C'est terrifiant et monstrueux, tellement éloigné de l'information officielle ! Ce livre remet en quelque sorte, de façon douloureuse, « les pendules à l'heure ».

Serge VINCENT

VOYAGE EN ENFER

Journal de Tchétchénie,
Anna Politkovskaïa
Éd. Robert Laffont

Anna Politkovskaïa est la seule journaliste russe à sillonner la Tchétchénie depuis le début de la guerre, et la seule à témoigner dans son pays des atrocités qui y sont perpétrées. Parus dans l'hebdomadaire Novaïa Gazeta entre fin août 1999 et

Svetlana Alexievitch sert de référence morale à la conscience russe. En témoigne la présentation par son éditeur d'un livre consacré à la guerre de Tchétchénie.

avril 2000, ces reportages brosent le portrait impitoyable et tragique d'une armée russe à la dérive, en proie à une haine raciste à l'égard des Tchétchènes. Anna Politkovskaïa est très connue pour ses reportages consa-

crés aux millions de gens en état de faiblesse, si nombreux à l'époque postcommuniste, riche en bouleversements géopolitiques et sociaux.

Dans la grande tradition humaniste russe de Tolstoï et de Tchekhov, de Soljenitsyne et de Svetlana Alexievitch, elle s'est fait leur porte-parole et dénonce les institutions ainsi que les fonctionnaires corrompus d'un régime qui ne se soucie pas de la vie de ses citoyens.

A cœur ouvert

Dans notre précédent numéro, nous avons publié le texte du remarquable diaporama, Heya, que Michèle a consacré aux femmes jordanienues victimes de la « loi familiale ». Comme dans le numéro 4 de Signets, elle nous propose un nouveau billet plein de nostalgie et d'amertume. Comment ne pas lui ajouter trois haïkus, envoyés par un lecteur qui désire rester anonyme ?

Lorsque tu as pointé le bout de ton nez, petit jardinier en herbe, on t'a offert un terrain aux limites encore vagues... pas un terrain vague, mais une terre encore vierge, encombrée de broussailles, de ronces et d'épines. On t'a dit : "A toi de le défricher, de le transformer, à toi d'en faire ton domaine, reflet de ton caractère et de ta personnalité, au gré de ton imagination." On t'a dit aussi : "Ne te presse pas, tu as beaucoup de temps devant toi, mais ne le gaspille tout de même pas."

Deux jardiniers expérimentés t'ont initié. Lentement, pas à pas, jour après jour, tu as éliminé toutes les mauvaises herbes, celles qui se sèment toutes seules, transportées par les vents, les tempêtes, les plantes indésirables, celles qui étouffent les "vraies" plantes. Tu sais, il faut entretenir celles que l'on peut consommer, celles qui exhalent des parfums doux mais pas trop enivrants... Tu as alors tracé des allées bien droites, des plates-bandes rectilignes, planté des haies que tu taillais régulièrement... Aucune place pour le moindre brin d'herbe folle, pour la moindre branche rebelle...

Tu ramassais les feuilles mortes, tu arrosais sagement les graines que

tu avais enfouies dans la terre, toutes ces graines que tu voyais germer et prospérer... Qu'il était beau ton jardin ! Bien propre, bien net ! Une vraie réussite ! Et puis un jour, la tempête s'est déchaînée. Les beaux arbres fiers sur leurs troncs ont été déracinés, des insectes malfaisants ont envahi ton paradis artificiel.



Plus moyen de remettre de l'ordre dans ce fouillis, dans cet enchevêtrement de branches mortes. Au début, c'était l'affolement, la panique... Par quel bout commencer pour réparer ce désastre ? Mais, était-ce vraiment une si grande catastrophe, un si grand cataclysme ? Tu t'es remis à l'ouvrage, tu t'es frayé un chemin

dans cette nouvelle forêt qui te semblait impénétrable. Tes sentiers étaient beaucoup moins nets, beaucoup moins réguliers. Tu n'as pas tout arraché sur ton passage, tu as contourné les arbres, laissé les fleurs sauvages s'épanouir... elles rayonnent bien plus que celles que tu avais cultivées jusqu'alors.

Tu aimes les routes qui mènent partout et nulle part, te perdre dans ce labyrinthe au gré de ta fantaisie. A chaque carrefour, tu choisis la voie qui te semble la plus juste, toujours la plus difficile, par défi ou pour le plaisir... le nez au vent, mais jamais insouciant ou inconscient. Tu essaies toujours de trouver la bonne voie, la tienne, contre vents et marées. Même si ton cœur est parfois en jachère, ta vie sera toujours féconde. Tu avances, tu chemines sur les allées de ton jardin intérieur, de ton jardin secret. Elles te conduisent au merveilleux jardin du souvenir où tu reposeras à jamais et qui pourtant deviendra un jour le jardin de l'oubli.

Michèle SAUFFROY - PARET

Haïkus *Quelques petites gorgées de poésie*



*L'herbe fauchée
Repousse sur la tombe
Du jardinier.*

*La jeune pousse
Se réjouit de l'arbre
Que l'on abat.*

*L'écorce éclate
Quand l'homme
Doit choisir.*



ÊTRE OU NE PAS ÊTRE...UN HEUREUX PROPRIÉTAIRE ?

Etre ou ne pas être ? L'on se demandera ce qui se cache sous ce titre interrogateur. Que l'on se rassure... Je ne veux point faire languir l'Ami lecteur. Je préciserai, toutefois, qu'il peut s'agir aussi bien d'un « moyen » de loisirs pour les uns, d'un « engin » ô combien utilitaire et précieux, pour d'autres, pour ne pas parler de pire encore, ce mot qui rime avec mort !!! Vous aurez deviné, je



veux parler de l'Automobile !

J'étais encore sexagénaire lorsque je décidai, pour raisons personnelles trop longues à énumérer, d'ailleurs sans intérêt, de me séparer de ma voiture ! Grand branle-bas dans mon entourage qui hurla au charbon : « elle est folle, elle vend sa voiture » chacun pensant que j'allais vite en racheter une autre ! Eh bien non, « elle » a tenu bon ! Je dois préciser que l'emplacement de ma demeure, particulièrement bien située dans le centre du village, a favorablement contribué à cette décision.

De fait, cette séparation volontaire m'a conduite à franchir un pas vers un autre monde. Tout est différent selon que l'on possède ou non cette merveille de technologie.

Un autre monde ? Oui... Réapprendre à vivre différemment : Telle allait être ma devise. Essayons de faire un bref bilan. Côté pratique : plus de corvées de nettoyage, plus de dépenses somptuaires entraînant des démê-

lés avec les mécaniciens souvent peu scrupuleux, notamment à l'égard de femmes seules. (Pardon messieurs, mais cela est vrai, malheureusement !) L'angoisse de se garer ? Pfttt... envolée ! Les P.V. ? un mauvais souvenir ! Les voyages au long court où les kilomètres s'entassaient inexorablement, vous laissant dans une solitude inhumaine, bien qu'entouré d'une marée de bolides bondissants d'où émergent certains énergumènes... « pressés d'en finir » avec cette curieuse sensation que le point terminus

**Notre association
a publié, en 2002,
« Les clémentines
poussent aussi à Saint-Leu,
récit d'une enfance
saint-loupienne »
disponible à la bibliothèque
et que de nombreux lec-
teurs ont déjà emprunté.**

**Depuis, Clémentine, son au-
teur - de moins en moins
anonyme ! - est devenue une
habituée de Signets.**

**Cette fois, elle nous donne
une belle leçon de
sagesse...**

s'éloigne au fur et à mesure que l'on avale des kilomètres. Une attention de chaque seconde vous amenant à surpasser vos limites ...

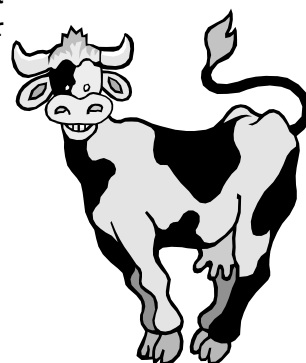
Bon ! Mais alors, tout cela est fini ? Non, je ne rêve pas ? En contrepartie, bien entendu, quelques inconvénients pointaient leur nez !! Fallait-il en faire fi ? Ainsi, l'on m'objectera les difficultés pour se rendre « de banlieue à banlieue ». D'accord. Je ne les nie pas. Cependant, sans trop d'efforts, on arrive à les contourner. Je ne dirai pas que tout s'aplanit mais, si l'on consent à modifier un tant soit peu ses objectifs, à y inclure un grain de modestie, rien n'est insurmontable.

Tendre Clémentine

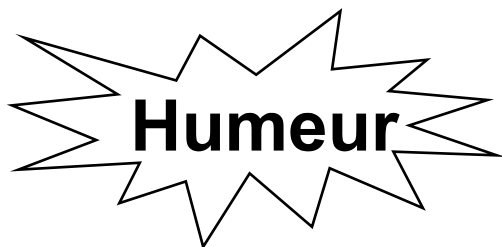
A présent, lorsque je vois nos gracieux conducteurs s'invectiver d'une portière à l'autre, comme de vulgaires charretiers, je me dis « pauvres mecs ... » Une immense sensation de liberté s'empare alors de moi. Je savoure, de façon sadique, cette paix nouvelle liée à l'assurance de ne dépendre de personne et encore moins d'une mécanique parfois capricieuse. En somme, je m'appartiens ! Voilà, telle est ma philosophie de piéton... fier de l'être.

Quant aux longs parcours, j'apprécie de me prélasser dans les confortables fauteuils de T.G.V., T.E.R. et autres (lorsque toutefois la S.N.C.F. daigne ne pas faire grève !!) Le temps de la réflexion, de la méditation est venu. Celui de lire et d'écrire également. Le front collé à la fenêtre, en un léger engourdissement, je m'abandonne au paysage qui défile, je fais corps avec la Nature : une découverte de taille !

Je réalise qu'il est temps... de prendre son temps. Vraiment, je ne fais plus partie de la même catégorie d'individus : je suis passée de l'autre côté de la barrière, à telle enseigne que me prend une folle envie de m'incorporer à ce troupeau de bonnes vaches qui regardent pas- les



trains ...



Humeur

Le 4 x 4

En écho à l'allergie de Clémentine pour la voiture, voici le billet d'humeur rédigé par Didier Delattre, notre chroniqueur du texte court, irrité par le retour... des dinosaures.

Dans nos rues, les dinosaures ont amorcé un retour d'abord timide. Ils se sont enhardis d'année en année. Ils ont déjà éliminé près de la moitié des espèces du terroir.

Du reste, peu de changements avec les temps archaïques. Ils dévorent plus que de raison. Leur musculature impressionne. Ils sont armés pour le combat et se défient constamment. Ils mugissent à chaque arrêt avant de se précipiter en avant, se mesurant à la course avec ceux qui les entourent.

Le cerveau qui les conduit a peu évolué. Borné. Aimant se contempler dans les multiples yeux de la ville. Toisant

de haut les créatures inférieures qui rampent à hauteur de leurs jantes. Ne voyant dans leurs congénères que proies ou rivaux. Persuadés sans doute d'être les plus forts, sinon les plus intelligents.

Sont-ils d'ailleurs si courageux ? Que penser, en effet, de ces guerriers intrépides qui redoutent le moindre grain de poussière sur leur derrière rebondi... De ces aventuriers

qui ne s'aventurent jamais nulle part... De ces méharistes qui, la nuit, se cachent peureusement sous des bâches en plastique...



Ceux à qui il demeure un peu d'esprit savent qu'il faut ménager l'orgueil de ces grosses camionnettes qui se prennent pour des poids lourds.

Leur nombre croît sans cesse. C'est d'ailleurs un signe d'espoir. Ils finiront par se dévorer entre eux...

Didier DELATTRE

La chronique de Gérard

ET SI ON REPARLAIT DE SCIENCE FICTION...

Les ouvrages de science fiction ont toujours existé même si leur nom, conte philosophique de Voltaire (Zadig), aventures extraordinaires de Jules Verne, romans de Huxley (le meilleur des mondes), étaient différents. La Science Fiction est maintenant reconnue comme un genre littéraire à part entière, avec sa propre étiquette, mais avec des critères trop restrictifs ou trop vagues. On y trouve pêle mêle des ouvrages presque scientifiques, tant dans le domaine des sciences physiques qu'humaines ou sociales ou des œuvres fantastiques sans références plausibles. On peut distinguer trois catégories principales.

La **première catégorie** part d'un univers réel, dans lequel une règle naturelle est transformée ou perfectionnée, selon une hypothèse vraisemblable ou arbitraire. Le nouveau développement logique con-

duit à un monde différent avec ses lois et ses conséquences. Mais contrairement aux ouvrages dits sérieux



qui prétendent au vraisemblable, l'histoire s'écrit avec des **si** ou des **peut être**. On rangera dans cette catégorie des auteurs souvent d'origine scientifique comme : ASIMOV (Trilogie Fondation ; Les Robots), Arthur C CLARK (Cité des astres ; Odyssée de l'espace).

La **seconde catégorie** accumule les transgressions au réel, sans chercher à les justifier et bascule dans un univers entièrement fictif soumis à ses propres règles. On

rangera dans cette catégorie des auteurs comme VAN VOGT (Le monde des A, Les joueurs du A) et Clifford D SIMAK (Demain les chiens).

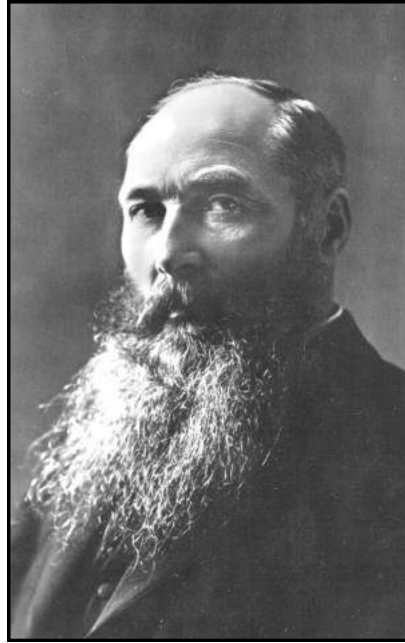
La **troisième variante de cette catégorie** perd définitivement tout contact avec un monde existant et bascule dans un univers totalement chimérique. Ce sera le genre fantasy, magique... Plus proche d'un roman d'aventure ou d'un conte philosophique. LOVERAFT. Robert SILVERBERG (Le Seigneur des Anneaux), Timothy ZAHN (La guerre des étoiles et bien d'autres. Pour plus d'information, consulter les fascicules, les consoles ou demander aux bi-



Maestro!

GUY ROPARTZ
Inspiré par la Bretagne

C'est à Lanloup, jolie petite commune des côtes d'Armor, en bord de mer, que j'ai trouvé la tombe de Guy Ropartz. Entre St Leu et Lanloup il y a un lien de « saints ». Un Saint Lou ou Leu fut évêque de trois (fête le 29 juillet) l'autre archevêque de Sens (fête le 1^{er} septembre). Mais revenons à la musique et à Guy Ropartz. Il est né à Guingamp le 15 juin 1864, mort à Lanloup le 22 novembre 1955. Il fut



élève de Massenet au conservatoire de Paris, puis de César Franck. En 1949 il est nommé membre de l'Institut.

Son œuvre considérable trouve son inspiration dans cette terre bretonne qu'il a chantée mieux que personne. Il nous laisse une œuvre considérable : un drame musical (le pays), 2 ballets, des messes, des motets, un requiem, 5 symphonies, 6 quatuors, 3 sonates pour piano et violon, des œuvres pour orgue, des mélodies. Alors qu'attendons-nous pour redécouvrir cette gloire nationale. Il est vrai que son œuvre est fort peu jouée, mais un petit travail de recherche serait vraiment intéressant...



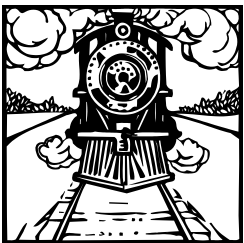
Les bons comptes font les bons... Amis

Voici quatre nouveaux « casse-tête » proposés par des lecteurs, amateurs de mathématiques. Montrez-leur que vous pouvez relever le défi : envoyez-nous les solutions !

Solution du casse-tête paru dans le n°5

C'est encore une fois Mr VIDAL (qui n'est pas professeur de mathématiques, comme nous l'avions annoncé par erreur) qui nous a envoyé la solution de la hauteur du clocher. Calculée à partir de l'ombre d'une lance et croquis à l'appui, cette hauteur est de ... 57,14 m.

Mr & Mme BARBIER (Ermont)



Un express part de Paris pour Orléans en même temps qu'un omnibus part d'Orléans pour Paris. L'express roule à 80km/h et l'omnibus à 30 km/h. Lequel sera le plus loin de Paris quand ils se croiseront ?

Une grenouille est au fond d'un puits de 30 mètres. En une heure, elle gravit 3 m puis glisse subitement de 2m vers le bas. Combien d'heures lui faut-il pour sortir du puits ?



Mme DANGEL (St-Prix)

POUR LES GRANDES OCCASIONS
MAIS PAS AUSSI SIMPLE
QU'IL Y PARAÎT !

Une bouteille de champagne pleine est vendue 12,00 €. Sachant que le champagne qu'elle contient coûte 10,00 € de plus que la bouteille vide, combien coûte la bouteille vide ?

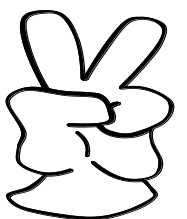


DE QUOI ATTRAPER FROID AUX PIEDS !



Dans un tiroir, on a rangé en vrac 10 paires de chaussettes vertes et 10 paires de chaussettes bleues. Les yeux bandés, on plonge la main dans le tiroir. Combien faut-il tirer de chaussettes au minimum pour être sûr d'avoir une paire assortie ? Vous avez trouvé ? Très bien ! Alors continuons.

Remplaçons maintenant les chaussettes par des gants : 10 paires de gants noirs, 10 paires de gants blancs. Toujours avec un bandeau sur les yeux, on sort un à un des gants de ce tiroir. Quel nombre minimum de gants doit-on tirer pour obtenir avec certitude une paire assortie ?

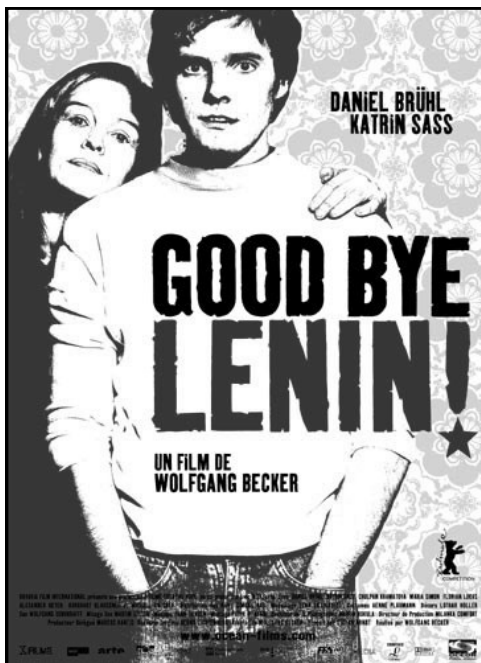


CINEMA

Le réalisateur débutant Wolfgang Becker a connu un triomphe en Allemagne avec ce film qui montre que "la réunification" brutale après la chute du mur de Berlin, dans la nuit du 9 au 10 Octobre 1989, a laissé une certaine mélancolie au cœur des allemands de l'Est. Certains repères ont disparu : la marque de café favorite n'existe plus, le programme préféré des petits enfants n'est plus diffusé à la télévision, les bannières du Parti sur les façades des immeubles ont été remplacées par la publicité pour Coca-Cola.

C'est dans ce contexte que la camarade Christiane Kermer, fervente militante qui vit à Berlin-Est se réveille après un coma de 8 mois. En effet, victime d'un infarctus lors d'une manifestation, elle rouvre les yeux après la chute du mur de Berlin. Son fils, Alex, sait que tout choc émotionnel grave pourrait causer la mort de sa mère. Il décide donc de lui cacher les changements advenus depuis son

malaise. Il doit pour ce faire remettre tout l'appartement comme il était auparavant : il recolle l'affreux papier marron et remplace les meubles en formica. Il remet même en circulation la



vieille Trabant un peu poussive. Sa sœur et lui ressortent les vêtements

d'avant : pulls faits en Bulgarie, jupes démodées. Adieu jeans et tee-shirts ! **E**n clair, Alex décide de faire revivre la RDA disparue. Avec la complicité des voisins, "il fait" des journaux télévisés vantant les bienfaits du régime communiste qu'il passe sur la télévision dans la chambre de la malade. Tout le mal que se donne Alex pour maintenir sa mère dans le contexte d'avant la chute du mur montre combien il l'aime. Par cette vigilance de tous les instants, par tous les détails qui comptent pour peaufiner l'illusion, le fils de Christiane Kermer lui exprime son attachement. Le film mêle les incertitudes, les angoisses d'une famille aux abois aux nostalgies d'un peuple déboussolé par des changements un peu trop rapides. Il compose une sorte de musée de l'esthétique est-allemande dans lequel nous prenons plaisir à nous installer le temps de la projection.



Catherine FABRE

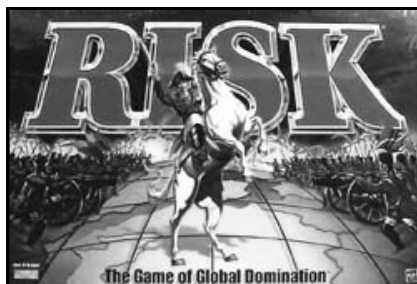
LE CLUB JEUX DE SOCIÉTÉ

Bien mieux que la « Star Ac », le Club jeux propose à tous de retrouver pour de vrai les plaisirs de la convivialité. Une atmosphère joyeuse, amicale et détendue règne lors des animations. Son président, Guillaume Dejardin, nous présente son association.

Créé en novembre 2002 par un groupe de sept amis, le Club compte maintenant neuf animateurs. Tous des passionnés de jeux de société, impliqués en majorité dans les milieux de l'éducation (professeurs ou futurs professeurs des écoles, étudiants dans le domaine des Sciences de l'Education, animateurs socioculturels). Les premières animations ont débuté en décembre 2002 dans le cadre du marché de Noël organisé par la municipalité de Saint-Leu. Les animations telles qu'elles existent aujourd'hui ont été mises en place en janvier 2003.

L'association possède à l'heure actuelle une centaine de jeux. Lors des animations, nous utilisons également des jeux appartenant aux administrateurs, soit entre 350 et 400 jeux.

Nos jeux sont de types très différents : jeux de coopération, de mémoire (pour les plus petits), jeux de réflexion et de stratégie (Abalone, Awélé, Quarto, Risk, Colons de ca-

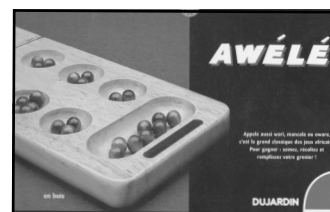


tane, Formule dé, Mystère à l'abaye...), jeux d'ambiance (Jungle speed, Micro-mutants, Squad seven, ...), des jeux d'adresse (Carom, Pass' trapp'), des jeux de bluff et d'enchère (Pérudo, Kühandel, ...), des jeux de cartes et sans doute prochainement des jeux de figurines. Cette "typologie" n'est pas exhaustive mais constitue un panel de ce que nous pouvons proposer lors de nos animations.

Nos ressources financières sont constituées des adhésions de nos

adhérents ainsi que des prestations reçues lorsque l'association "intervient" auprès de structures (centres sociaux, centres de loisirs, centres d'accueil spécialisés, écoles...) et enfin pour une petite part de la subvention que nous accorde la ville de Saint-Leu.

Nos activités se déroulent à la Maison pour tous. Les "après-midis ludiques" sont surtout fréquentés par des enfants de 3 à 12/15 ans pour certains accompagnés de leurs parents. Lors des "soirées" (un samedi par mois, à partir de 20h), le public est composé d'adolescents et surtout de jeunes et d'adultes (12 à 55 ans). Tous les deux mois, un « Dimanche en famille », de 14h à 18h, est réservé aux adhérents et à leurs proches..



tacts : 01.39.59.89.92

Con-

L'ORTHOGRAPHE N'EST PLUS

CE QU'ELLE ETAIT...

C'est avec plaisir que nous poursuivons cette nouvelle chronique dédiée à l'art d'écrire sans faute. Elle nous est proposée par un lecteur passionné par notre chère orthographe. Voici la seconde partie de son article consacré à une réforme confidentielle...

L'ognon et le charriot...

Or, donc, depuis 1990, l'orthographe de certains mots est rectifiée...mais qui le sait ? En effet, nombreux sont ceux qui pensent qu'il n'y a jamais eu de modifications, les enseignants les premiers puisque tout a été fait pour qu'ils les ignorent. Cependant, la conjugaison du verbe céder telle qu'elle apparaît dans le « Petit Larousse » nous indique que, doucement, l'orthographe bouge.

Il suffit alors, me direz vous, d'un geste classique pour connaître l'orthographe nouvelle d'un mot ...ouvrir son dictionnaire usuel. Hélas ! c'est à partir de ce geste anodin que les difficultés commencent. D'abord, votre dictionnaire doit être relativement récent. Si vous utilisez encore le dictionnaire que vous avez reçu pour votre première communion en

1974, inutile d'y rechercher nos orthographes nouvelles ! L'ouvrage, doit être postérieur à 1990 et encore mieux, à l'année 2000.

Ensuite, muni de cet ouvrage non encore obsolète, vous avez toujours pensé que la langue est ce qu'elle est, qu'un mot est écrit de la même façon quel que soit l'éditeur. Eh bien, ce n'est pas le cas et c'est pourquoi je vous propose de suivre le chemin de deux mots, **ognon** et **chariot**, au travers des trois dictionnaires les plus couramment vendus par les grands distributeurs, le Petit Larousse 2004, le Petit ROBERT et le dictionnaire Hachette 2004.

Bizarre, bizarre...

Ces deux mots possèdent chacun une bizarrerie que les rectifications de 1990 ont modifiée, le « i » d'ognon qui devient **ognon** et le « r » solitaire de chariot qui devient **charriot**, autorisant ainsi l'usage traditionnel ou l'usage rectifié (les orthographes nouvelles n'abolissant pas les anciennes mais s'y joignant). Or, selon le dictionnaire que vous allez ouvrir, vous ne trouverez pas les mêmes renseignements. **Charriot** apparaît chez Larousse sous sa seule forme traditionnelle. Il en va de même chez Robert qui toutefois nous indique en fin d'article : « On écrirait mieux

charriot »...mais alors pourquoi ne pas en faire directement une entrée ? Enfin, chez Hachette, on trouve dans l'article chariot l'orthographe charriot présentée comme équivalente et une entrée sous cette forme nouvelle. Pour **ognon**, Larousse et Robert ne connaissent que la forme ancienne, **oignon**, alors qu'Hachette autorise les deux orthographes...

A chaque dictionnaire sa politique

Ainsi donc, selon l'ouvrage que vous possédez, vous n'écrirez pas ces deux termes de la même manière que votre voisin, ayant raison tous les deux, mais convaincus que l'autre a tort puisque la preuve est dans VOTRE dictionnaire. Le problème en fait, qui n'est jamais clairement explicité, est que chaque éditeur a une politique de la langue qui lui est propre et l'intégration des orthographes nouvelles relève de cette politique. C'est pour cette raison que nous pouvons lire dans la préface du Petit ROBERT : « Nous n'avons pas entériné les rectifications de 1990... »

Maintenant, si vous en avez le temps, je vous invite à un petit jeu : trouver l'orthographe rectifiée du verbe **asseoir** et comment elle apparaît dans les dictionnaires. A

DICTÉE DITE DE MÉRIMÉE faite au château de Saint-Cloud (1868)

Pour parler sans ambiguïté, ce dîner à Sainte-Adresse, près du Havre, malgré les effluves embaumés de la mer, malgré les vins de très bons crus, les cuisseaux de veau et les cuissots de chevreuil prodigués par l'amphitryon, fut un vrai guépier. Quelles que soient, quelque exiguës qu'aient pu paraître, à côté de la somme due, les arrhes qu'étaient censés avoir données la douairière et le marguillier, bien que lui ou elle soit censée les avoir refusées et s'en soit repentie, va-t'en les réclamer pour telle ou telle bru jolie

par qui tu les diras redemandées, quoiqu'il ne te siée pas de dire qu'elle se les est laissé arracher par l'adresse des dits fusiliers et qu'on les leur aurait suppléées dans toute autre circonstance ou pour des mo-

En guise de « devoirs », nous avons demandé à nos lecteurs de retrouver la plus célèbre des dictées, celle de Prosper Mérimée. La voici. Un bon exercice à pratiquer entre amis !

tifs de toute sorte. Il était infâme d'en vouloir pour cela à ces fusiliers jumeaux et malbâtis, et de leur infliger une raclée, alors qu'ils ne songeaient qu'à prendre des rafraîchis-

sements avec leurs coreligionnaires. Quoi qu'il en soit, c'est bien à tort que la douairière, par un contresens exorbitant, s'est laissé entraîner à prendre un râteau et qu'elle s'est crue obligée de frapper l'exigeant marguillier sur son omoplate vieillie. Deux alvéoles furent brisés; une dysenterie se déclara, suivie d'une phthisie. « Par saint Martin ! quelle hémorragie ! » s'écria ce bélièvre. À cet événement, saisissant son goupillon, ridicule excédent de bagage, il la poursuivit dans l'église tout entière.

On rapporte que Napoléon III fit, dans cette dictée, 45 fautes, l'Impératrice 62, Alexandre Dumas 19 et le prince de Metternich 3 seulement.

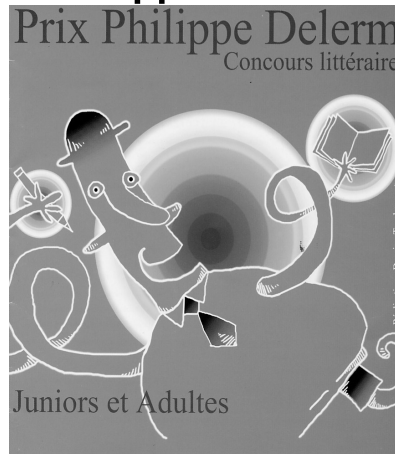
Plumes en herbe

La rédaction de Signets encourage le désir - et le plaisir - d'écrire des adolescents. Poèmes, « Rédac sur table », Lettres ouvertes... chaque numéro de notre bulletin a ouvert ses colonnes à ses jeunes lecteurs. C'est pourquoi nous sommes heureux de féliciter les deux jeunes Saint-loupiens lauréats du PRIX PHILIPPE DELERM 2003 : Marina D. (catégorie BENJAMINS) et Nicolas MOREAUX (catégorie JUNIORS). Voici un extrait d'un de ces deux récits primés. Heureux également de publier le texte à fleur de peau de Constance, une jeune lectrice de ROUEN... Place une nouvelle fois à ces Plumes en herbe !

IL NE FAUT PAS JOUER AU CHAT ET À LA SOURIS

Un cliquetis lointain accompagné de brefs cris aigus tira Antoine Motenet de sa torpeur. Il écarquilla avec difficulté ses yeux, luttant pour maintenir entrouvertes ses paupières qui lui semblaient peser chacune une tonne. Il ne distingua d'abord qu'une lumière pâle autour de lui. Tout était si trouble qu'il se demanda avec angoisse s'il n'était pas devenu aveugle. Lentement, sa vision se rétablit. Il put alors seulement distinguer son environnement. Il se trouvait allongé sur le dos, au fond d'une sorte de piscine circulaire en faïence blanche, entièrement vide. De gigantesques fleurs bleues et rouges constituaient la seule

Prix Philippe Delerm 2003



Nouvelle primée Catégorie Benjamins

ornementation visible à perte de vue. Curieux décor pour une piscine...

Où se trouvait-il donc ? Et depuis quand ? Il avait beau tenter se persuader que tout était normal, quelque chose lui échappait. Mais il n'eut guère le temps de réfléchir. Les mêmes cris aigus retentirent de nouveau. Cette fois, il était entièrement réveillé et il les perçut nettement. C'était un mélange de rage et de douleur. Ces cris semblaient n'être poussés ni par des humains ni par des animaux. Mais de quels autres genres de créatures pouvait-il donc s'agir ?

En tant que biologiste, Antoine savait que de tels monstres n'existaient pas ! A moins que... A moins qu'un monstre bien humain ne les ait conçus dans son cerveau malade !

Marina, 14 ans

Les nouvelles primées sont publiées sur le site internet : <http://www.cg95.fr/biblio/bdvo/>

A 13 ans, on peut trouver les mots pour exprimer, avec la plus juste des émotions, le sort tragique des enfants victimes de génocides, de tous les génocides. La preuve...

Le visage pâle, les lèvres déchirées par le froid, les traits crispés, Namila parvint à s'endormir, malgré le gel qui régnait sur la ville. Les jambes engourdis, elle ne pouvait plus se lever. Le temps glacé la fatiguait au point qu'elle n'avait pas eu le courage d'aller jusqu'au hangar 19 pour s'abriter. Là-bas, elle aurait pu être au chaud, autour d'un feu, près de ses amis auxquels elle tenait comme à sa propre famille.

Sa famille, elle ne l'avait vue que durant les six premières années de sa vie. Après, ils avaient été enlevés. Et sûrement abattus. Elle, elle

leur avait échappé en se dissimulant dans un placard où personne n'était venu la chercher. Elle était restée dedans, pendant trois jours. Sans boire, sans manger. Quand elle en était sor-

Condamnées à mort

tie, elle avait vu les « barbares » monter dans un camion.

Elle n'avait plus revu ses parents, cette petite fille de six ans. Depuis, Namila vivait seule, dans la maison désertée. Sans famille, sans argent. Avec à peine de quoi manger. Dans la rue, elle avait rencontré sa « deuxième » famille. Ils connaissaient son malheur car la plupart d'entre eux avaient vécu le même drame. Eux aussi s'étaient échappés et cachés. Le hangar où ils « vivaient » était appelé par la police des rues, le

« hangar des bêtes ». Eux aussi, ils étaient traqués et menacés par ceux qui ne pouvaient pas accepter, comme tant d'autres, que quelqu'un de différent puisse vivre sur leur « territoire ».

Namila était toujours endormie. Malgré ses efforts, elle ne put jamais rouvrir les yeux. Plus jamais. Elle était morte, comme la plupart de ses amis. Morte de froid, sans n'avoir jamais revu sa « famille ». Elle était morte seule. Namila, la petite juive. Namila, la petite tchétchène, Namila, la petite bosniaque...



Constance PINSON

Aujourd'hui, "les pas d'en haut" vont-"ils" recommencer ? S'accélérer ? Arpenter nerveusement le plafond en tournant en rond ? Tambouriner violemment comme pour me dire quelque chose ? Il fait nuit dehors, mais je ne

Le plancher des vaches

trouve pas le sommeil. D'ailleurs, je n'ai pas sommeil. Alors je vais allumer ma radio... Oh ! Je le connais cet air-là : alors je chante à tue-tête avec le chanteur parce que c'est LA FÊTE ! "Cette année-là, la la la la la, gnâ gnâ gnâ, I love gloubi-boulga !"

Qu'est-ce que c'est encore ! J'en ai marre d'être réveillé la nuit ! Oh la la ! Mais il est trois heures du mat... J'ai besoin de dormir, moi ! Je travaille, demain. Et quand bien même... C'est encore la tarée du d'ssous... Elle a mis sa musique, et elle braille en plus, avec sa voix éraillée de crécelle ! Du Clo-clo, j'suis gâté, j'peux pas l'pifer ! Ah ? Elle tousse, la fumeuse... Oh, ça racle ! On s'étouffe ? C'est ça, libère-toi et abrège nos souffrances par la même occasion : passe-donc l'arme à gauche ! Tiens, prends ça ! BOUM ! BOUM ! BOUM !

- Eh ! mets-la en sourdine !
- Gnâ gnâ gnâ, I love gloubi-boulga..."

BOUM ! BOUM ! BOUM ! BOUM ! Oh, les "pas d'en haut" se manifestent encore ! Et "ils" martèlent fort, cette fois. Peut-être veulent-"ils" me dire quelque chose ? Je vais tendre l'oreille. Pour cela, éteignons la radio en arrachant la prise : SCROTCH. Alors... ? Rien... Attendons un peu, "les pas d'en haut" sont parfois si imprévisibles... Vont-"ils" enfin me dire, me parler ? Rebranchons la radio : SCROUITCH. "Cette année-là, la la la la la, gnâ gnâ...". BOUM ! BOUM ! BOUM !

Oh ? Encore "les pas d'en haut !" Toujours

au même endroit, toujours aussi fort, mais plus court, cette fois : "ils" veulent me dire autre chose, c'est sûr ! Éteignons la musique. SCROTCH. Je vous écoute. Parlez-moi ! Toujours rien. Ce silence... J'ai peur ! Et s'"ils" étaient en colère ? Toujours rien ? SCROUITCH. "... La la la, I love mou miche gnâ gnâ !" BOUM ! BOUM ! Quelle force ! Quelle autorité ! J'éteins tout ! Oui, j'obéis ! SCROTCH. C'est sûrement un message de la plus haute importance. Écoutons... J'ai peur ! Ce silence. Ce silence... Les pas d'en haut vont-"ils" recommencer ? S'accélérer ? Arpenter nerveusement le plafond en tournant en rond ? Tambouriner violemment comme pour me dire quelque...



Tiens ? "Les" voilà ! Enfin, "ils" sont là ! Mais plus faibles... Sont-ils malades ? Oh ? Un "pas" plus fort ! "Ils" piétinent sur place... Mais "ils" ne semblent pas s'adresser à moi... Peut-être m'ont-"ils" oubliée ? Ah non ! Quelle horreur ! "Ils" bougent ! "Ils" se déplacent, à "pas" réguliers, calmes, indifférents, déterminés, comme prêts à... Froidement ! Vont-"ils" cesser ? J'ai peur maintenant ! Le silence, vite le silence ! Oh, non ! "Ils" s'approchent de l'escalier... Non ! Non ! J'ai peur... "Ils." "Ils..." "Ils" descendent ! BOUM. BOUM. Calmement... BOUM. BOUM. Mais sûrement... BOUM. "Ils" se rapprochent ! BOUM. Non ! BOUM. Père ! BOUM. Déterminés... BOUM. Indifférents... BOUM. Froids... BOUM. Prêts à... BOUM ! BOUM ! BOUM ! "Ils" cognent à la porte ! Non ! Non !

Ce n'est pas possible ! Des "pas ?" "D'en haut ?" Sur ma porte ? "Surtout, ne pas ouvrir !" Ne pas ouvrir ! "Ils" vont se taire... "Ils" vont partir...

Je suis une trentenaire brune à lunettes. Schizophrène. Irresponsable civilement et placée sous la tutelle de mes parents. Cependant, je vis seule dans un appartement au rez-de-chaussée d'un immeuble mal insonorisé où me laissent vivre ces derniers. Un jour, j'ai bien failli y mettre le feu. Parfois, je collectionne les petites pilules roses que je dois prendre tous les jours et je les cache dans ma réserve au fond d'un tiroir, au cas où cela irait mal. Car je vais bien ! Et durant la journée, j'invente ma vie au gré des sensations et des sentiments que m'inspirent "les bruits du dehors". Mais la nuit, je fixe mon comportement sur "les pas d'en haut", dont je devine les desseins occultes. Je ne suis pas vraiment folle. Juste un peu "partie", ailleurs, dans un monde parallèle où mon imaginaire et mes phantasmes récurrents ont pris le dessus. Pas suffisamment "partie" en tout cas pour ne pas comprendre que la nuit, quand "les pas d'en haut" se réveillent, martèlent, s'habillent, descendent les escaliers calmement et viennent tambouriner à ma porte, je dois éteindre ma radio et me taire. "Mais surtout, ne pas ouvrir !" Je sais aussi que lorsqu'"ils" remontent l'escalier, regagnent "le plafond d'en haut" et finalement se taisent parce qu'"ils" ont retrouvé leur lit, je dois rallumer ma radio. SCROUITCH.

Christophe RAINAUT

Agé de 37 ans, Christophe est l'auteur de souvenirs de voyages en Asie, d'un recueil de pensées, de planches de BD, de poèmes et de quelques nouvelles. Le 2ème mardi de chaque mois, il participe à l'émission « L'Onde Poétique » sur Radio-Enghien (98.0 FM).

RECHERCHE DE TEMOIGNAGES SUR L'OCCUPATION ET LA RESISTANCE

Durant la se-
c o n d e
guerre mondiale,
un honorable Saint-
-Louprien, Robert
Decamps, fut un
illustre résistant
de notre ville. Il a
fait don à la muni-
cipalité des ar-



chives relatives à son action au sein de « l'Armée Secrète » dont il fut le chef pour la subdivision Nord-Seine et Oise.

Soucieux de transmettre ce patri-
moine à la connaissance de l'en-
semble des Saint-Loupiens, le service
culturel de la mairie a confié à l'asso-
ciation des Amis de la Bibliothèque
Albert Cohen le soin de reconstituer
sous forme d'une brochure le récit
des actes de bravoure dont ont fait
preuve les membres de ce réseau de
la Résistance saint-loupienne. Afin
d'étayer ce récit, les témoignages de
concitoyens ayant traversé cette

époque difficile seraient des plus inté-
ressants. Notre association lance donc
cet appel à témoins : «**Vous qui avez
des souvenirs de l'occupation, des
témoignages d'actes de bravoure,
aussi modestes soient-ils, d'événements
concernant la libération ou la
déportation, nous attendons vos té-
moignages oraux ou écrits, images
ou documents. Vous pouvez prendre
contact avec l'association auprès de
Madame Françoise Pascal à la bi-
bliothèque (01.34.18.36.80).**

L'effort consacré à retrouver le
souvenir viendra à coup sûr
éclairer nos jeunes générations.

Une flamme qui n'est pas prêt de s'éteindre

*Dans notre commune, la vie cultu-
relle fut intense tout au long du
XXème siècle. Nous souhaitons en
retracer les grandes lignes dans
une série d'articles dont voici le
premier.*

Bien sûr, nous eûmes Eyvind, le
Suédois, et Wanda, la Polo-
naise ! On ne parlait pas encore de
mondialisation. Mais, dans l'entre-
deux-guerres, à quelques maisons
de distance, séjournèrent le futur
Prix Nobel de Littérature 1974 et la
reine universelle du cla-
vecin dont la propriété,
transformée en Temple
de la Musique, sera pil-
lée en 1940 par l'armée
allemande.

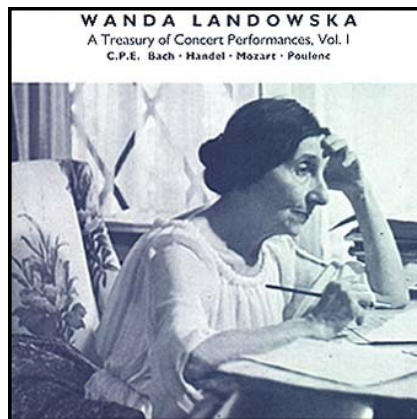


Eyvind Johnson s'installe à Saint
-Leu, en 1926, la même année
que Wanda Landowska. Le jeune
écrivain éprouvera pour la musi-
cienne une vive admiration. Il rédigea
également de belles pages sur
Saint-Leu, même s'il y vivait alors
dans une certaine pauvreté. Quant à
Wanda, sa vie et son travail hors du
commun méritent que l'on relise la
plaquette qui lui fut consacrée par
Mr Daniel Marty. Entre autres
"détails", signalons que certains de
ses disques ont été enregistrés dans
le studio qu'elle avait fait installer

dans sa maison de la rue Charles De
Gaulle. Cette maison que lui aurait
peut-être conseillée Camille Mau-
clair, qui résidait alors Saint-Leu.

L'écrivain collabo...

De son vrai nom Séverin Faust,
Mauclair fut poète, romancier
et critique - l'un des plus bêtes
qu'ait eu la France, a-t-on écrit.
L'histoire retiendra de lui qu'il s'en-
gagea activement dans la collabora-
tion, multipliant jusqu'en 1944 les



chroniques antisémites et anglo-
phobes dans la presse pétainiste.

... et le cinéaste résistant

Pendant la même période, un
groupe d'étudiants fondait le
Camera-club de Saint-Leu. Parmi
eux, Ladislav Tellier, ne cessa de
filmer et de monter des reportages
d'actualité, malgré l'interdiction et
la censure. Les Allemands étaient
pourtant installés à la mairie, chez

Wanda et même dans l'actuelle bi-
bliothèque municipale. A la Libéra-
tion, Tellier put ainsi offrir à la po-
pulation des images inédites, sur un
grand écran dressé en centre-ville.

Un destin d'artiste

On commence à se souvenir
d'Olivier Larronde, le poète
évadé de son collège - religieux et
saint-loupien - à l'âge de quinze ans.
Remarqué par Cocteau et Genet,
publié par Sartre et illustré par Gia-
cometti, il consuma sa vie avant de
mourir à 38 ans. L'enfance entre nos
murs bordés de forêt de celui qui
avait *La Tête à l'envers* donna peut-
être naissance à cette oeuvre fulgu-
rante et trop courte que l'on place
parfois au niveau de celle de Mal-
larmé, auprès duquel il repose d'ail-
leurs depuis plus d'un demi-siècle.

D'après le critique Angelo Ri-
naldi, « Larronde, par sa vie,
ressemble jusqu'à la caricature à ce
qu'on imagine du destin de l'artiste,
si l'on estime que le packaging se
compose fatalement de la maladie,
de l'alcool, de la guigne, de l'an-
goisse et de l'indifférence du pu-
blic ». Aujourd'hui, la Muse semble
enfin avoir ouvert les yeux sur
l'auteur de *L'ivraie en ordre* et des
Barricades mystérieuses. Comment
ne pas inviter chacun à consulter
ses Œuvres complètes publiées par
Gallimard en 2002 ? (A suivre...)